

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode est semblable au phénix, cet oiseau fantastique de la fable, qui renaissait de sa propre cendre. Nous n'en voulons pour preuve que le goût si accusé qui se manifeste aujourd'hui en faveur du rouge caroubier et de ses dérivés. Il n'y a pas longtemps, en effet, — quatre ans à peine, — que cette couleur brillait de tout son éclat; et ce n'était déjà qu'une réminiscence de l'an de grâce et de l'Exposition universelle 1867, où le caroubier jouissait de la faveur publique.

Le rouge, à vrai dire, est une couleur de prédilection chez tous les peuples du monde; il a une incontestable expression de dignité, de magnificence et de pompe; il appelle, il provoque le regard. En approfondissant ainsi les choses, on ne peut être surpris de voir que dans une époque comme la nôtre, où le costume affecte une aussi grande recherche par la beauté de ses étoffes et la richesse de ses garnitures, la mode favorise une couleur dont le sentiment s'harmonise si bien avec le caractère général de la toilette.

L'amour du caroubier entraîne après soi le goût du grenat, du rubis, de la nuance dite « vin de Bordeaux », qui appartiennent visiblement à la même famille. Par mesure de compensation, sans doute, la mode favorise en même temps un certain nombre de couleurs différentes; il en résulte que le goût individuel, laissé à sa propre initiative, va se fixer ici ou là selon sa volonté. Les femmes ne sont point, de nos jours, comme autrefois, les bons moutons de Panurge qui se précipitaient les uns après les autres dans la même voie! Nous ajouterons, en guise de conclusion, que le caroubier ne court point les rues et reste même le privilège du petit nombre; on ne voit guère, par exemple, de robes de ce ton ailleurs que dans les réunions très-élégantes, et encore sont-elles presque toujours mélangées d'une étoffe de nuance différente.

Nous citerons une combinaison de toilette merveilleuse qui confirme absolument ce que nous venons de dire. Cette toilette a été fort remarquée dans une des fêtes qui ont récemment signalé le passage des princes étrangers à Paris. C'est une robe de satin

vieil or, de forme princesse, dont le milieu du dos, à longue traîne carrée, est en velours caroubier. Un plastron-tablier, en velours semblable, forme le milieu devant; il est coulissé et garni de brandebourgs assez distancés, lesquels se composent de galons de cachemire tout soie et or. Une garniture semblable suit les bords du velours devant et derrière. Cette robe est décolletée carrément et plus bas par devant; elle est ornée d'une collerette

*Medicis* en velours, doublée de satin vieil or et garnie intérieurement de point à l'aiguille. Les manches sont en satin et velours; le velours est posé sur la couture du coude, et le bas est garni d'une roche de velours et d'un coquillé de dentelle blanche.

Les femmes de la société nous font penser malgré nous aux marquis musqués et poudrés du siècle dernier! Ce sont les mêmes casaquins de velours de Gênes, accompagnés du long gilet de satin brodé, avec l'indispensable collerette de dentelle dégageant bien le cou, et le jabot coquillé jusqu'au bas du vêtement. Les nuances des étoffes sont douces, presque éteintes: ne faut-il pas qu'elles aient l'air un peu vieilli? La passion du bibelot, sous une autre forme, se retrouve là comme ailleurs. — Les amateurs d'antiquités ont amené peu à peu l'industrie à fabriquer le vieux. Il y a des finesses de métier qui vont jusqu'à ternir les couleurs et noircir les cuivres neufs!

Le casaquin de velours frappé noir est d'une élégance sérieuse qui nous plaît fort; on l'égayé parfois au moyen d'un soufflet

de satin caroubier, ou de toute autre nuance, large de dix centimètres. Des rubans de satin noir viennent se nouer dessus en formant une échelle papillonnante sur toute la longueur du soufflet. Les bords du vêtement sont éclaircis d'un dépassant de satin caroubier; trois petits parements pointus, lisérés de même et superposés, terminent les manches.

Cette mode de gilets, de plastrons, de soufflets, est partout accueillie avec un succès égal: les femmes élégantes y trouvent un moyen de briller avec plus d'éclat; les femmes économes sont enchantées de profiter d'une disposition qui leur permet de ra-



P. N° 440. — TOQUE *Medicis*.

Modèle de M<sup>me</sup> Hansen (rue Neuve-Saint-Augustin, 60).

jeunir une vieille toilette et de la faire durer plus longtemps. Une bande plus ou moins large, en velours ou en soie, coulissée ou non, remplace à merveille le milieu d'un devant de corsage et de dos un peu défraîchi; sans compter que le corsage, mis de côté parce qu'il est devenu trop étroit et qu'on n'a pu l'élargir faute d'étoffe, reverra le jour, grâce au plastron complaisant.

Le blanc et le noir l'emportent décidément sur le reste pour les toilettes du soir. Une robe de faille blanche avec un manteau de cour, le corsage à peine ouvert en carré, de jolies dentelles et des diamants selon l'occasion, voilà une mise qui a ses grandes entrées partout; on s'en tient là. Le noir, par une anomalie qui se comprend du reste, est plutôt porté en ce moment par les jeunes femmes: elles aiment à se donner un petit air d'austérité qui, par le contraste, les rend plus jolies encore. D'ailleurs, cette austérité est bien superficielle: car les jolies dentelles perlées de jais, les bijoux en or et de fantaisie, les camées auxquels on revient sérieusement, tout cela profite de ce cadre noir pour s'étaler lumineusement. Ajoutons qu'on ne se fait pas faute d'éclaircir la dentelle noire par l'adjonction d'un dépassant de couleur discret. Le tulle et la dentelle espagnole noirs sont d'une grande ressource pour ces sortes de toilettes, et la jolie frange de chenille noire, à boules de satin vieil or et haute grille genre castillan, forme un appoint tout à fait de circonstance. Un fourreau de satin noir constitue le meilleur corps de robe qu'on puisse choisir pour cela; le tulle se drape mollement dessus, et les paniers se forment tout naturellement sans trop grossir la personne.

Mais il y a noir et noir, et comme le dit si bien M. Ch. Blanc: « Pour faire valoir la fraîcheur d'une blonde, la blancheur d'une rousse, c'est un noir suave et profond qu'il faut, un noir de velours. Pour une brune, le noir serait affreusement triste; il serait le deuil même, s'il n'était égayé par des luisants comme celui du satin de Lyon. » Voilà une cause entendue, n'est-ce pas?

Nos lectrices nous sauront gré de leur indiquer deux nouveaux modèles de vêtements, d'un ordre tout opposé: l'un est une gracieuse matinée, l'autre une sortie de bal.

La matinée est en cachemire de l'Inde blanc, avec doublure de soie. Sa forme est celle d'une sorte de peplum dont les longues pointes s'allongent devant et portent, à leur extrémité, un beau gland de soie. Une ceinture ronde serre la matinée à la taille, et le devant retombe en bouffant légèrement dessus; le cou et l'ouverture sont ornés d'un fichu de mousseline de l'Inde qui forme colletterie et long jabot coquillé. Quant aux deux pointes du peplum, elles sont réunies et nouées sur le devant du jupon où elles flottent naturellement.

La sortie de bal est une visite à longs pans de mantelet, exécutée en satin mastic; elle est doublée, ouatée et capitonnée à l'intérieur. Une bande de castor argenté en suit tous les bords, avec accompagnement de franges laminées, mêlées de chenille plate diamantée, le tout de ton mastic comme le satin. On ne rencontre pas souvent autant de confortable et d'élégance dans les différents vêtements dont on s'enveloppe au sortir d'une soirée ou de l'Opéra. Cette sortie de bal nous semble donc répondre à toutes les exigences: elle est « étoffée », facile à endosser par conséquent; on entre aisément dans les manches, qui sont assez larges, et les pans un peu longs sont d'un usage parfait.

MARY D'AUMERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 440.

CHAPEAU *Médicis*. — Ce modèle est en faille beige tendre; le fond mou, la passe retournée. Cette dernière est garnie d'une guirlande de broderie de jais; des plumes beige forment un panache qui retombe devant.

DG. N° 943.

TOILETTES DE DEUIL. — 1. Costume de grand deuil, en cachemire de l'Inde. — Robe princesse très-ample et à longue traîne derrière; le bas est garni d'une large bande de crêpe anglais. — Paletot dolman demi-ajusté et à dos cintré; les manches empiètent sur le dos et constituent chacune deux longues pointes: l'une, celle de dessus, est tout en cachemire; l'autre est en crêpe et dépasse le bas du vêtement. Le devant de la manche est retourné sous forme de revers et cette partie est recouverte de crêpe anglais; des bandes de crêpe suivent également tous les bords du vêtement, y compris l'encolure et les devants. — Manchon de cachemire à bandes de crêpe. — Chapeau tout en crêpe anglais, trois fois drapé, puis disposé en nœud sur le milieu de la calotte; des mentonnières en pareil partent de ce nœud. Prix du patron épinglé: 3 francs.

2. Grande visite en sicilienne et velours. — Ce vêtement présente à la fois le caractère d'un long paletot et celui d'une visite-dolman. Les manches sont montées comme celles du dolman et forment les côtés du dos; chacune d'elles est en deux parties: le dessus en sicilienne comme le paletot, le dessous en velours. Les deux étoffes se détachent l'une de l'autre, et le bras ne passe que sous la partie de velours. Une riche passementerie perlée et une frange laminée entourent la manche de velours; celle de sicilienne n'a pour bordure que des franges. Un large col de velours, encadré de franges orne le haut du vêtement. Mêmes franges au bord des devants et au bas du vêtement. — Costume de soie noire, garni de plissés. — Chapeau de velours noir. Le fond est encadré de plumes noires, et la passe garnie au sommet d'un nœud de velours avec groupe de pensées blanches. — Prix du patron épinglé: 4 francs.

3. Costume de faille et pékin noirs. — Robe princesse garnie devant d'un plastron de pékin velours et moire; le bas est entouré de deux volants ruchés que surmonte un biais de pékin. Des draperies disposées en baldaquin ornent les côtés de la robe depuis le plastron jusque derrière. Des flots de ruban moiré retiennent les plis sur les côtés. Par derrière, au contraire, la tunique retombe mollement. Col rabattu et nœud de cravate formé de bouclettes. Plissés au bas de la manche, avec nœud sur le dessus. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

4. Toilette de cérémonie en barège indien blanc, pour jeune fille. — Jupon à longue traîne: le devant tout drapé et les plis maintenus en biais par une bande de satin avec flots de ruban en pareil. Ces draperies se perdent sur les côtés derrière où ils sont maintenus par une ligne de bouclettes; le reste du jupon retombe derrière en une cascade de petits bouffants. Fin plissé au bas de la jupe et large ruche à la vieille au-dessus; les bords de cette ruche sont doublés de satin. — Corsage à plastron-corselet devant; ce plastron est carré et se ferme par quatre boutons ne dépassant pas la taille. Le corsage se prolonge en pointes de chaque côté. Biais de satin autour de l'ouverture carrée, soulignant une ruche intérieure en barège; même garniture de biais et de ruches au bas des manches. — Lingerie en crêpe lisse plissé et nœud de satin blanc. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

5. Paletot à châle formant visite devant. Ce vêtement est en armure de soie et dessine une double pointe de châle dans le dos; l'une des pointes est en étoffe pareille au paletot; l'autre est en velours et revient former par devant un large col carré. Les manches sont produites par le châle d'armure et complétées dans le bas par une partie tout en velours, qui se fixe derrière sous la pointe du châle. Par devant, le velours forme un long carré qui, avec le haut de la manche, reste ouvert et indépendant. Tout le bas de la partie de velours est garni, comme le bas du vêtement, de trois rangs de franges de soie laminée et lacet diamanté. Un marabout du même genre, tout laminé, borde la pointe de velours et descend sur le devant. Des étoiles de passementerie et jais fin, avec pendeloques de chenille, ornent les côtés du châle. — Robe de faille noire, à traîne unie. — Chapeau *Charles IX* en feutre noir. La calotte, entourée de biais de faille, est garnie, sur le côté, d'une touffe de plumes noires et blanches avec aigrette blanche. — Prix du patron épinglé: 4 francs.

6. Costume de faille et cachemire de l'Inde, pour dame âgée. — Jupon de faille à traîne, garni de deux rangs de plissés devant et de sept rangs derrière. Le milieu du tablier est rayé par une bande de faille ornée de nœuds de ruban; de cette bande partent deux larges draperies de cachemire qui se perdent derrière. Ces draperies sont bordées de franges lami-



1560

*Jules David*

*J. Goussier*

*A. Leroy imp. r. des Mirais. 66.*

*Ad. Goussier & Fils Ed. Paris*

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

*Étoffes Nouveautés des Grands Magasins de la Ville de St Denis, Foul. P. Denis 91 à 95.*

*Coiffeuses M. Adolphe Koenig, N. P. Augustin, 36 - Supens & Courmure, de P de Plument, 4 - Vivienne, 33.*

*Entered at Stationer's Hall*

...ainsi que la  
Couture à basque  
bords, y compris  
rang de plis à  
manches de l'  
dentelle noire  
de robe scabier  
de derrière re  
passe épingle :

**Descriptio**

**TALLES DE M**  
manches de l'  
passe et tablier  
sont à constituer  
plus de mouste  
par l'encolure, et  
à chaque côté du  
col, à droite et  
gauche, deux  
petites boucles.  
Les ensembles  
sont en suivant  
la première coutu  
re de cette ro  
manche se deta  
che jusqu'au  
à l'encolure de côté  
du; cette garnit  
manche également  
à robe sont bordé  
sont d'un dou  
à chaque compo  
sont. — Prix du

2. Costume de  
-ble de taille  
à robe plis, et  
à robe se  
manche de brode  
est, le bas de la r  
à robe une den  
à robe le tablier et  
à robe de taille voi  
à robe orlé. L'éche  
à robe et les p  
à robe termine l  
à robe comme la  
à robe mentation.

**Descriptio**

*Substituée à*

1. Chapeau de  
ouverture de robe  
à robe droit; il est  
à robe. Une plume  
à robe sur le côté

2. Chapeau de  
pe devant, est le  
à robe pareil dispo  
à robe, tinte de c

nées, ainsi que le bas de la tunique de cachemire qui retombe derrière. — Corsage à basques, en cachemire. Ce corsage est ouvert en châle, et ses bords, y compris le milieu devant, sont garnis de plissés de faille. Double rang de plissés au bas des manches, avec parement rabattu. — Plissés de mousseline de l'Inde à l'intérieur du cou et des manches. — Coiffure de dentelle noire formant une sorte de diadème coquillé, entremêlé de coques de ruban scabieuse et de velours noir, avec des piquets de fleurs de myrte. Par derrière retombe une sorte de catalane tout en dentelle. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1560.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de mariée. — Robe à panier, en mousseline de l'Inde sur pékin velours et faille blanche. Le pékin forme plastron et tablier, et la mousseline de l'Inde se rabat par-dessus, de manière à constituer comme un second devant, sans se réunir au milieu. Des plissés de mousseline ornent tous les bords de la partie mousseline, y compris l'encolure, et des flots de ruban fixent cette garniture sur le velours, de chaque côté du corsage; cette disposition de nœuds se répète sur le tablier, à droite et à gauche, en formant deux lignes droites avec les premières bouclettes. La mousseline est drapée en panier sur les hanches; des plissés en suivent les contours; la dernière draperie du panier est fixée à la première couture du dos sous un flot de longues bouclettes de faille. Le dos de cette robe n'a que trois coutures; à partir du bas du buste, la mousseline se détache de la faille, pour former des draperies houleuses et très-flou jusqu'au bas de la traîne. Des plissés, disposés en coquillés, ornent la couture de côté, qui réunit le pékin-velours à la faille et à la mousseline; cette garniture, déjà adaptée à la traîne de faille et au tablier, se continue également au bas de la traîne de mousseline. Tous les plissés de la robe sont bordés d'un petit ruban de satin blanc. Le bas de la manche est orné d'un double rang de plissés semblables. — Couronne et bouquet de corsage composés de roses dites « bouquet de mariée », et voile à la juive. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de petite demoiselle d'honneur, pour fillette de douze ans. — Robe de faille grise, de forme princesse. Le dos est garni d'un plastron de petits plis, et le milieu est marqué par un entre-deux de broderie. Par devant, la robe se ferme par une ligne de boutons bruns, encadrés d'une dentelle de broderie, en soie brune et bleue, faisant suite à celle du col. Le bas de la robe est entouré d'un volant de faille plissé, que recouvre en partie une dentelle de broderie. Une écharpe lavandière, en faille, forme le tablier et se termine derrière; elle est garnie, dans le haut, d'un plissé de faille voilé de broderie, et dans le bas d'un entre-deux posé sur son ourlet. L'écharpe est fermée derrière par un nœud volumineux, dont les coques et les pans sont ornés d'entre-deux. Un bout de plissé et de broderie termine le bas du dos au-dessus du nœud de faille. La manche est garnie comme la jupe; un flot de bouclettes brunes et bleues en complète l'ornementation. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1559 DT.

Substituée à la gravure coloriée N° 1560 pour les Abonnés qui en ont fait la demande.

#### MODÈLES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'HIVER.

1. Chapeau de feutre vert russe. La passe, renversée sur elle-même, est recouverte de velours de teinte assortie. Un large nœud de velours vert orne le côté droit; il est surmonté de quatre coques et fixé au milieu par un lézard doré. Une plume « saule pleureur », de nuance assortie et à pampilles d'or, tombe sur le côté gauche.

2. Chapeau de voyage en feutre noir. La passe, retournée sur elle-même par devant, est bordée de velours. Bandeau de ruban écossais dessous, et ruban pareil disposé en coques autour de la calotte. Une aile de lophophore, teinte de deux couleurs, orne le côté gauche.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les cinq modèles ci-après désignés :

1. Cuirasse-habit pour toilette de promenade, d'après la gravure G n° 952 (fig. 1 et 2, devant et dos), qu'on trouvera dans notre numéro du 9 novembre.
2. Toilette de ville, d'après la gravure coloriée n° 1561 (fig. 1), qui sera annexée au numéro du 16 novembre.
3. Cuirasse à basque, genre « tailleur ».
4. Costume de fillette de onze ans, d'après la gravure coloriée n° 1564 E (fig. 1), qui sera annexée au numéro du 23 novembre.
5. Toilette de demi-deuil, d'après la gravure G. n° 962 (fig. 1 et 2, devant et dos), qui sera publiée dans le numéro du 23 novembre.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 188.

Annexe spéciale de l'édition n° 4.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Costume de velours et satin noirs. — Jupe de satin à traîne, entourée de plusieurs petites ruches de même étoffe. — Robe de velours noir. Le devant, de forme princesse, se détache en un plastron fermé de côté et dont les bords dentelés sont recouverts de satin noir et garnis d'une dentelle blanche. Le plastron, comme le costume lui-même est également dentelé dans le bas et bordé de satin. Par derrière, la robe forme une polonaise pouffée et les plis se perdent dans les coutures de côté. Une bande dentelée indique les poches, et une dentelle blanche, qui en suit les contours, descend tout le long de la couture pour aller se perdre à travers les draperies du dos sous le dernier bouffant. La manche, en forme de sabot, est demi-longue et ouverte au coude; ses bords dentelés sont bordés de satin et garnis de dentelle blanche. — Plissés de crêpe lisse au cou et au bas des manches. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Les femmes sont tout au Japon pour le moment, au moins dans les étoffes qu'elles emploient et aussi dans la forme de certains manteaux et de certaines robes. C'est le mikado qui règne actuellement en France : meubles, tentures, appartements, vaisselle, habillements, tout semble fait en son honneur.

On lui prête tout, au Japon, notamment l'invention du jour de l'an et des étrennes, — une jolie idée vraiment! — Le Japon a inventé l'imprimerie, le Japon a inventé la poudre, le Japon a inventé la porcelaine. Il y a encore le briquet japonais, les épingles japonaises, l'éventail japonais, le bezigue japonais, le tam-tam japonais, les gouttes japonaises, etc., etc. La liste des « japonaiseries » est à l'infini.

Les sorties de théâtre et de soirée en étoffes japonaises, à la mode à présent, ne sont pas les moins réussies de ces inventions japonaises. Ces soieries brochées, ensoleillées, dorées font à merveille sur les épaules des femmes et se prêtent bien à l'éclat que demandent les toilettes du soir; combinées avec le tulle et les dentelles, elles produisent des effets charmants. Le soir de la fête des exposants, M<sup>me</sup> la princesse de Galles portait une toilette de ce genre, d'un faste et d'une élégance suprêmes.

On pense à donner droit de cité à une fort jolie coutume, qui vient d'Allemagne et consiste à déclarer les fiançailles d'un jeune homme et d'une jeune fille au moyen des fleurs. On apprend à ses amis qu'on a accordé sa fille à un jeune homme, en leur faisant porter à un bal les mêmes fleurs : celui-ci à sa boutonnière, celle-là dans ses cheveux et sur sa robe. Dites, après cela, que notre siècle manque de poésie!...

L. S.

## CHRONIQUE MONDAINE

Paris revient, il n'y a pas à s'en dédire. On a pu constater le fait, l'autre dimanche, en regardant le balcon des cercles. Quinze jours à peine auparavant, ils étaient vides, délaissés. Durant la soirée du lundi, deuxième jour de la fête des récompenses, ils étaient remplis de monde jouissant du spectacle des curieux qui se pressaient sur les boulevards pour admirer les illuminations. Quand le balcon des cercles reprend son importance, c'est le signal de la reprise de la vie parisienne.

A propos d'un mariage qui a fait beaucoup de bruit, — celui de M<sup>lle</sup> Virginie Léonard, écuyère bien connue, épousée par un millionnaire, — on s'est fort occupé, la semaine dernière, du Cirque et de ses pensionnaires.

Le cirque des Champs-Élysées est, à vrai dire, un curieux endroit d'observations; il représente nombre de sujets d'étude dont ne se doutent guère les trois quarts des gens qui font sa fortune. Laisant de côté les familles ornées d'enfants qui composent de tradition le fond de son public, les oiseaux de passage échoués là de tous les points du globe, — car le Cirque est le seul spectacle véritablement international à la portée de tous les idiomes, — personnages aux vêtements chargés de bijoux ou de verroterie, venus du fond de l'Asie, ou blonds fils d'Albion en veston mastie, coiffés du demi-melon de Christy, transportés à Paris par quelque compagnie à prix réduit, on peut dire que le Cirque a ses habitués et ses fidèles, tout comme l'Opéra ou la Comédie-Française.

Il y a là, chaque soir, une centaine de spectateurs immuables, qui se connaissent de vue, ne s'adressent jamais la parole, appartiennent aux couches sociales les plus diverses et semblent faire corps avec la troupe de M. Franconi. Ce sont des désœuvrés qui ont adopté le Cirque comme lieu de rendez-vous pour les soirs d'été, s'y retrouvent entre eux et tuent la première partie de la soirée à regarder le public changeant de la salle: journalistes rassasiés des pièces qui se débitent dans les vingt théâtres de Paris et pour qui la représentation du Cirque, tout en offrant un passe-temps, devient un repos; marchands de chevaux et piqueurs de distinction du quartier, qui sont là en famille et attirés par un spectacle en rapport avec leurs aptitudes professionnelles; fanatiques des exercices acrobatiques, et tout fiers d'échanger quelques mots avec les artistes.

Ceux-ci ne forment pas le personnel le moins curieux. Comme les attachés d'ambassade, ils sont cosmopolites. Si vous rencontrez au Prater de Vienne, à la Fuente Castellana de Madrid, sur la Perspective à Pétersbourg, une tête entrevue sous les Linden à Berlin ou dans Hay-Market devant les Blue-Ports, ne cherchez pas: c'est un pensionnaire de Renz ou de Franconi.

Beaucoup sont Anglais ou Américains, quelques-uns Italiens ou Espagnols; très-peu sont Français. En dehors du Cirque, tout le monde vit fort tranquille, entre soi, la plupart du temps en famille, s'accordant pour toute distraction une partie de cartes au café, entre les répétitions et le spectacle. Les paillettes enlevées, vous retrouverez le bourgeois sous l'artiste économisant et s'inquiétant du cours des valeurs. Quelques-uns sont riches. Chadwick est un des principaux actionnaires du Cirque des Champs-Élysées. Les frères Conrad ont un traitement de préfet de première classe.

Ce qui manque, en général, au personnel des cirques, c'est l'art de s'habiller. On compte quatre ou cinq artistes à peine qui ont le sentiment du costume et de ses rapports avec l'harmonie des lignes. Le costume a pourtant une importance capitale aux yeux du spectateur. C'est lui qui le prévient immédiatement, favorablement ou non, à l'égard de l'artiste. Si le premier aspect est sympathique, la partie est gagnée pour celui-ci; sinon, il aura beau faire merveille, entasser des prodiges, il n'intéressera qu'à moitié.

Ce que nous disons là, à propos du Cirque, s'applique également aux autres scènes. Le premier coup de lorgnette, tout est là pour l'acteur qui se présente devant la rampe! Combien n'avons-nous pas vu d'artistes échouer, qu'une tenue plus séduisante, un costume mieux réussi eussent sauvé de la sévérité du public. L'extérieur de l'artiste est la circonstance atténuante par excellence aux yeux des spectateurs: sans leurs toilettes, la moitié des actrices de Paris ne seraient pas supportées par le public.

Même à l'état sommaire qu'il nécessite, le costume des artistes de cirque se prête à toutes les combinaisons d'élégance et d'originalité qu'on peut souhaiter. Or, on pourrait citer maints exemples. Les costumes d'Hoggini sont faits d'étoffes de l'Inde merveilleuses, brodées et damasquinées comme la robe de Peau-d'Ane. Le prince de Galles s'était fait suivre, dans son voyage aux Indes, par un clown dont le costume est une véritable trouvaille: il est composé des drapeaux de tous les pays, agencés avec un goût parfait.

Voilà, certes, un costume qui aurait été tout à fait de circonstance pour les fêtes internationales données par la Présidence et les ministères à l'occasion de la distribution des récompenses aux exposants.

Il vient de mourir sur la route d'Italie, quelques jours à peine après avoir quitté Paris, un sujet de Sa Majesté Britannique, M. S... Y..., qui s'était marié naguère dans des conditions bien plus extraordinaires que celles qui ont occupé Paris ces jours-ci et auquel nous avons fait allusion en parlant du Cirque.

Il avait, depuis plusieurs années, un endroit où il avait pris l'habitude d'aller familièrement mettre les pieds sur les chenets et écouter l'écho des nouvelles du jour. Une fois, il arrive et trouve la maîtresse de la maison dans le désespoir.

— Qu'avez-vous? dit notre Anglais, qui s'effraye à la prévision d'une soirée maussade.

— J'ai, dit la dame, que je suis désolée. Annette, ma femme de chambre, me quitte...

— Et pourquoi?

— Parce que... parce qu'elle a des scrupules de demeurer plus longtemps chez une personne qui... qui n'est pas mariée... ce qui fait que les visites qu'elle reçoit peuvent être mal interprétées...

— Comment! exclama l'Anglais soulagé, ce n'est que cela? Eh bien! c'est très-facile à arranger, ma chère... Votre Annette restera. Je vous épouse.

Et ce qui fut dit fut fait.

La seule condition mise au mariage fut que les nouveaux époux continueraient de vivre comme devant, chacun chez soi, afin que le mari pût faire sa visite quotidienne à sa femme.

Notre Anglais était évidemment cousin de sir Francis Egerton, le chef de file des Anglais les plus excentriques qu'ait connus Paris et dont un membre de la famille était hier de ceux qui ont pris part à nos fêtes officielles.

Lors de l'entrée des alliés à Paris, on prévint sir Francis Egerton qu'il aurait à loger le duc de Cobourg dans l'hôtel de Noailles qu'il avait acheté. Sir Francis répondit qu'il tenait à honneur de recevoir lui-même le prince.

Peu d'instant après l'arrivée du duc, sir Francis apparut, en effet, sur la dernière marche de son grand escalier. Après les saluts d'usage, il prononça ces paroles:

« Dans ma jeunesse, j'ai parcouru toute l'Allemagne. Les princes de cette vaste contrée m'ont fait accueil à leur cour. Je voyageais comme doit le faire un bon gentilhomme anglais, avec une suite de six voitures et vingt domestiques. Je ne logeais que dans les auberges, où je payais comme un homme de mon rang. Prince, je me souviens d'avoir dîné avec votre père, mais j'aurais rougi de me présenter chez lui, si je n'y avais pas été invité. Je suis donc bien étonné qu'un gentilhomme tel que vous vienne ici s'emparer de ma maison, s'y établir sans ma participation.... Je n'aurais jamais attendu cela d'un Cobourg!... »

Soi discou  
vèle et repr  
que, décom  
le parti de la  
Celle exc  
temps, me  
le caracte

Le Pouch,  
guler aux  
l'étranger. L  
à la vapeur  
sérieuse et n  
Il s'agit d'  
gent rapide  
le récit exact

Nous somm  
que nous avo  
levait être l  
course à trav  
traversé si ra  
l'effet d'  
ation, nous  
Luxembourg,  
nous vu une  
à ce que l'  
que la peintu  
lire soir d'avo

Yaprès ce  
maînée nous  
quelques-une  
au-dessus. No  
sommes allés  
Notre guide e  
ne rappeler  
de Berne paye

Je serais  
nous passio  
vous avoir vu  
aperçu un g  
quantité de p  
consultant m  
d'Heidelberg,  
malheureuse  
lorsqu'on est  
en face d'une

Je commen  
parlait; mais  
quitter la vie  
mais depuis q  
incomplètes q  
Le continue  
de voitures de

Son discours ainsi terminé, sir Francis fit une salutation nouvelle et reprit avec dignité le chemin de ses appartements, tandis que, déconcerté par cette réception singulière, le prince prenait le parti de la retraite.

Cette excentricité à fond de train tend à disparaître de notre temps, même chez les Anglais. Tout se nivelle à notre époque : le caractère comme les institutions.

BACHAUMONT.

### IMPRESSIONS DE VOYAGE

Le *Punch*, de Londres, semble avoir pris pour spécialité de signaler aux touristes anglais les déceptions qui les attendent à l'étranger. La feuille humoristique s'égayé au sujet de ces voyages à la vapeur qui ne permettent aux excursionnistes aucune étude sérieuse et ne leur apportent que de la fatigue.

Il s'agit d'un jeune Anglais, M. Gilles Glodhopper, qui, voyageant rapidement pour son instruction, communique à son père le récit exact de l'emploi de ses journées.

#### Lundi

Nous sommes arrivés à Paris. J'en suis tout à fait certain, parce que nous avons été bousculés dans une espèce de grand bazar, qui devait être l'Exposition, autant que j'ai pu le voir dans notre course à travers ce bazar; il n'y a pas mal de curieux. Nous avons traversé si rapidement la galerie de peintures, qu'elle m'a produit l'effet d'un panorama sans liaison. Après avoir visité l'Exposition, nous nous sommes rendus au Louvre, ou peut-être au Luxembourg, ou bien à l'Hôtel-Dieu. Quoi qu'il en soit, nous avons vu une peinture qui ne coûte pas au gouvernement français, à ce que l'on nous a dit, moins de 200 000 francs. J'ai oublié ce que la peinture représentait et le nom du peintre, mais je crois être sûr d'avoir vu les figures.

#### Mardi

D'après ce que je vois, nous devons être en Suisse. Toute la matinée nous avons vus des montagnes, et j'entends dire que quelques-unes d'entre elles sont très-élevées, avec de la neige au-dessus. Nous avons du miel à déjeuner, en Suisse. Si nous sommes allés à Interlaken, c'est ce dont je ne me souviens plus. Notre guide est très-bien informé. Cependant, tout ce que je puis me rappeler de ses récits, c'est que le gouvernement municipal de Berne paye pour faire garder quelques ours.

#### Mercredi

Je serais porté à croire que nous sommes en Allemagne. Comme nous passions ce matin, à toute vapeur, devant une station, je crois avoir vu un casque prussien. Nous en avons certainement aperçu un grand nombre aujourd'hui. Quantité de statues et quantité de places; je n'aurais pas été surpris de découvrir, en consultant mon programme, que nous avons entrevu le château d'Heidelberg, et peut-être même la cathédrale de Cologne. On a malheureusement si peu de temps pour examiner tout cela que, lorsqu'on est entièrement sûr de voir une montagne, on se trouve en face d'une chute d'eau.

#### Samédi

Je commencerai par vous dire, mon père, que mon esprit est parfait; mais c'est parfaitement vide qu'il faut entendre. Avant de quitter la vieille Angleterre, j'avais une notion des pays étrangers, mais depuis que j'ai entrepris ce voyage, mes connaissances, si incomplètes qu'elles fussent, ont complètement disparu.

Le continent me fait, maintenant, l'effet d'un mélange confus de voitures de seconde classe, de châteaux vagues, de cours d'eaux

incertains, de galeries de peintures indigestes, de tables d'hôtes indifférentes, de beautés de la nature décevantes et de cathédrales inappréciées. Néanmoins, mon bon père, je vous remercie beaucoup; quel que puisse être le résultat de mon voyage, vous aviez certainement de bonnes intentions.

Votre fils affectionné.

(Très-pressé, car nous sommes de nouveau en route.)

GILLES GLODHOPPER (JUNIOR).

### LA DERNIÈRE ROSIÈRE

La dernière de l'année, s'entend! Le comprendre autrement serait une pure impertinence, et nous serions désolés, pour notre part, de voir tomber en désuétude une coutume poétique entre toutes et dont la légende remonte si haut.

D'ordinaire, ce sont les premières roses du printemps dont on couronne le front de la modeste triomphatrice. A Puteaux, sa parure aura été faite des dernières roses de l'automne. Celles-ci ne sont pas assurément les moins charmantes. Le souvenir a sa grâce, comme l'espérance. Il nous a même semblé quelquefois que l'esprit attachait un prix tout particulier à ces vestiges aimables du beau temps disparu; leur parfum semble fait de la dernière brise, et leur éclat du dernier rayon de soleil. Ils ressemblent un monde enchanteur d'odeurs suaves et de couleurs riantes. Tout l'été est en eux, comme pour l'exilé toute la patrie dans un brin d'herbe fleuri sur le sol natal! La rosière du dernier dimanche d'octobre n'a donc rien à envier à ses devancières de Nanterre et de Suresnes. Elle est le dernier chant du joli poème de vertu dont elles ont été les premiers.

On nous a conté l'histoire de M<sup>lle</sup> Thérèse P..., qui a mérité l'honneur de ce sacre intime et innocent. Cette histoire est simple comme toutes celles que protège la demi-obscureté dont l'ombre semble favorable aux bonnes actions. Notre héroïne a eu pour premier mérite de ne pas faire parler d'elle. C'est au doux mystère du foyer qu'on a dû aller la chercher; on l'y a trouvée élevant, du prix de son travail, un petit frère moins âgé qu'elle et dont la mort de leurs parents l'avait faite la gardienne et la protectrice.

Nous ne connaissons pas d'idylle plus touchante que celle de la sœur aînée, de cette mère improvisée par le malheur et trouvant toutes les tendresses de la femme dans une âme de jeune fille. Il y a là comme une divination de devoirs inconnus qui émeut singulièrement. C'est un tableau vraiment délicieux que celui de l'orpheline pensive auprès d'un berceau, une chose tout ensemble mélancolique et douce. A l'âge où le plaisir égare tant de jeunes têtes, où la plupart des jeunes filles ont pour plus grand souci leurs rubans, celle-ci est grave déjà; elle entend passer la joie de ses compagnes sans se distraire un instant de ses occupations pieuses, des soins dus au petit être dont elle a fait sa vie.

En vérité, cette abnégation mérite qu'on la loue et qu'on la récompense, bien qu'elle porte en soi-même son prix le plus noble et le plus sûr. Que de souffrances et que de privations dans cette vie de l'ouvrière ayant à partager son pain! Mais aussi que de joies intimes et profondes! Nous sommes convaincus que M<sup>lle</sup> P... donnerait la couronne qui vient d'être posée sur sa tête pour le premier sourire dont l'orphelin a payé son amour et son dévouement!

Fleurissez donc, dernières roses automnales! Votre odeur délicate et sensible à peine, votre pâleur charmante, votre charme discret sont bien l'emblème de cette vie modeste, dévouée, faite de silence et de sacrifice, d'ombre et de tendresse obscure!

G. B.-F.



PLANCHE DG. N° 943. — TOILETTES DE DEU

Modèles de la Seabine (rue de la Paix, 10). — Prix des patrons épinglés : M. H. J.





— DESSIN DE M. H. JANET. — DESCRIPTION, PAGE 518.  
1<sup>re</sup> fig., 3 francs; — 2<sup>me</sup> et 5<sup>me</sup> fig., 4 francs; — 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> fig., 8 francs; — 6<sup>me</sup> fig., 6 francs.

## LE CONTRAT BRULÉ

(HISTOIRE PARISIENNE)

## I

— A demain, Ernest. Nous nous reverrons demain soir, au bal, chez les d'Olbreuse.

En prononçant ces paroles, la jeune femme tendait au jeune homme sa main de Parisienne, — finement gantée de blanc.

Cette scène se passait en 1855, un soir d'automne, sur la fin de septembre, rue Le Peletier, à la sortie de l'Opéra.

Il y avait dix minutes à peu près que le rideau de la salle féerique était retombé sur le dernier acte de *Guillaume Tell*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. La foule élégante s'écoulait à demi silencieuse, tant la divine musique de Rossini tenait encore tous les esprits et tous les cœurs sous son charme souverain. — Dans la rue, les voitures armoriées s'approchaient une à une du péristyle; on ouvrait une portière. Au même instant, une femme couverte de diamants ou quelque diplomate en habit noir s'élançait sur le marche-pied; la portière se refermait et le fouet du cocher coupait avec éclat la frange du brouillard.

C'était ainsi que se préparait à disparaître la jeune femme dont nous venons de rapporter les paroles.

— A demain soir, au bal, répétait-elle à demi-voix.

— A demain, Mathilde, répondit celui à qui elle tendait la main. Vous savez que c'est moi qui vous attends toujours. Je serai le premier chez les d'Olbreuse.

Ils se saluèrent encore une fois; la jeune femme s'assit sur le coussin de la voiture, près d'une dame de compagnie qui ne la quittait jamais, et les deux chevaux gris pommelés emportèrent le petit attelage du côté de la Chaussée d'Antin.

Pendant un instant encore, Ernest Beauchêne, debout sur le perron du théâtre, suivit des yeux celle dont il venait de presser la main.

— Eh bien! Ernest, vous a-t-on donc changé en statue de sel comme la femme de Loth? lui dit en souriant un petit vieillard qui passait en ce moment tout près de lui.

Le jeune homme reconnut aussitôt la voix du docteur Ébrard, médecin en renom, un ami de sa famille.

Après avoir échangé une poignée de main, ils descendirent ensemble en prenant par le trottoir qui mène au boulevard.

— Mon Dieu, mon cher enfant, recommença à dire le médecin d'un ton dans lequel il entraînait bien une certaine dose d'ironie, il est très-naturel qu'on suive des yeux les jolies femmes qui descendent toutes parées d'une loge de l'Opéra. Mais prenez-y garde: il y a des idoles qui sont fatales à ceux qui les encensent. M<sup>me</sup> Mathilde Duthil est une des élégantes les plus recherchées du monde d'à présent. Raison de plus pour que les papillons du barreau n'aillent pas se brûler les ailes à la lumière de ses grands yeux.

— Docteur, répondit vivement le jeune homme, vous vous trompez si vous prenez M<sup>me</sup> Duthil pour une coquette sans cœur.

— C'est bon, c'est bon, mon enfant. En voilà assez là-dessus. L'homme du monde a voulu causer un instant, le vieux médecin de famille prend la parole à son tour. Ernest, Paris est ce soir enveloppé d'un brouillard mortel; rentrez vite chez vous; prenez une tasse de thé au rhum; tenez-vous les pieds chauds, et dormez bien. Adieu!

Sur cette recommandation, le docteur Ébrard, n'attendant pas de réplique, s'échappait d'une manière presque fantastique par une des rues qui s'ouvrent sur le boulevard des Italiens. Quant à Ernest Beauchêne, demeuré seul pour la seconde fois depuis cinq minutes, il allongeait le pas vers les hauteurs de la rue Sainte-Anne.

Tout en marchant, le jeune homme se parlait à lui-même:

— Voilà bien, tout compté, la centième fois qu'il me fait la

même recommandation. « Tenez-vous les pieds chauds et dormez bien. » Vrai discours d'homme de la science qui connaît les secrets de son art, peut-être, mais qui ignore le premier mot des mystères de la vie moderne. Docteur, ma nuit ne m'appartient pas! Je la dois à ma profession d'avocat et au travail. En rentrant de cette soirée passée à l'Opéra, je vais m'asseoir devant mon bureau, où m'attendent les affaires sérieuses; j'y préparerai ma journée de demain, les dossiers sous les yeux et la plume entre les doigts. C'est ainsi que je dormirai. Ceux qui ne poussent pas l'aiguillon de leurs regards au delà de la surface des choses ne manqueraient certainement point de dire de moi: « Voilà un gaillard qui s'amuse! » N'est-ce pas toujours l'observation de Michel Montaigne: « Il y en a beaucoup qui nous voient: il y en a peu qui sachent qui vous êtes? » Tout à l'heure j'étais dans la salle d'un théâtre féerique, à côté d'une femme à la mode; demain, j'irai au bal dans une maison qui n'est fréquentée que par de riches oisifs. Comment croire dès lors que je sois d'un autre plumage que ceux que je hante? On s'écriera sans doute: « Il est mis avec recherche; il se sert du langage des délicats; il est de toutes les fêtes. Vous voyez bien que c'est un des heureux du jour. » Ce qu'on ne saura pas, c'est que le pauvre stagiaire, prenant sur son sommeil, va passer en luttant opiniâtres avec son gagne-pain les sept heures si douces pendant lesquelles les autres ont le droit de dormir.

Au moment où il achevait ce monologue, Ernest Beauchêne arrivait sur les sommets de la rue Sainte-Anne, ancien quartier des parlementaires et où habitent encore beaucoup de ceux qui vivent du Palais de Justice.

— Minuit et un quart, reprit-il, après s'être fait ouvrir la porte; allons, c'est le bon moment pour me remettre à ma tâche de ce matin.

En jetant pour ainsi dire cet *à parte* à la cantonnade, il parvenait au second étage d'une maison d'assez belle apparence. Au mouvement que sa main venait d'imprimer à la sonnette, un domestique à moitié endormi accourut tout en se frottant les yeux.

— Dominique, dit le jeune avocat, a-t-on apporté une lettre pour moi?

— Monsieur trouvera divers papiers sur le pupitre de son bureau.

Sur ces paroles, le valet précéda son maître dans un cabinet d'étude meublé de cette façon riche et antique dont le goût se conserve encore chez quelques-unes des familles qui tiennent au barreau par des liens héréditaires. Figurez-vous une pièce carrée, un canapé, dix chaises, trois fauteuils, des cartons verts, une bibliothèque en acajou, deux petits bureaux et une chancellerie. Sur la tapisserie en soie d'une couleur sombre se détachaient quelques portraits d'orateurs célèbres, les gloires de l'éloquence française. Ainsi un médaillon offrait à l'œil charmé la noble figure de d'Aguesseau. Un peu plus loin, on voyait l'image de l'illustre et malheureux de Thou. En regard, c'était la naïve figure de Patru, et tout à côté cette tête pensive du Girardin Vergniaud, que le couteau des discordes civiles a cueillie avant qu'elle ne fût mûre. Près de là, sur une console, on trouvait un buste de marbre taillé par le ciseau savant du sculpteur Houdon: c'était le portrait de Nicolas Beauchêne, le père d'Ernest, qui avait exercé pendant trente années avec honneur la profession d'avocat.

Assez souvent, lorsque le jeune homme, fatigué du combat de la vie, se laissait tomber sur son fauteuil en énumérant ses mécomptes et ses premières défaites, car chacun en subit, surtout à vingt ans, l'aspect de ce buste ranimait tout à coup son courage.

— Allons, se disait alors le jeune lutteur en se relevant, ne nous laissons pas abattre par ces épreuves du début, et faisons comme mon père. Type du *piocheur* moderne, il pensait, comme un solitaire de Port-Royal, qu'on a assez de la tombe pour se reposer. En ayant recours à une longue et honorable obstination, il a fini par rompre les caprices de la mauvaise fortune. — Bien des coups nous

issent! Une amiti  
ne intention délica  
purs. Combien de fo  
diverses formes  
honneur, il me suffi  
de Nicolas Bea  
exemple, je me  
Ce soir-là, une  
habit dans sa pen  
le charme d'une ch  
les incidents de la  
loge de Mathilde : —  
les huit mots réson  
né à la fièvre mu  
nable.

Le coup de craye  
M<sup>me</sup> Mathilde. Du  
ne adorable forme  
à Paris. Neuve  
années qui lui avai  
possédait n'avoir d  
venait à se montrer  
se mettre en relief.  
his, au musée de  
le talent prêchait l  
le monde et partou  
milliards troyens la  
l'aspect d'Hélène :  
les salons, qui ne  
à la poser en coq  
teur Ébrard av  
riants, au sortir  
des Beauchêne.  
y était l'oreille  
opertures de la  
moupe; il savai  
charmé ce que s  
tôt chaque sem  
à pauvres, et sa  
nécessaire, c'éta  
bien encore qu

A peine assis d  
— Mathilde m  
me. En me qu  
his, pour mérite  
liche à continuer  
deux grandes cho  
la réputation d  
en second lieu, m  
tion sociale, pou  
le riposte, ne dis  
pour son argent  
pre, et travaillo  
Ernest Beauch  
papiers, ainsi qu  
— Ah! s'écri  
l'écriture du m  
recommande de  
la effet, ap  
l'épave, il lut c

« Eh! mon  
négligez un pen  
meurs clients d  
person à l'activi

blesent ! Une amitié trahie, un procès perdu, le mépris des sots, une intention délicate méconnue, eh ! c'est l'histoire de tous les jours. Combien de fois n'aurai-je pas à rencontrer sur mon chemin ces diverses formes de l'ennui, du chagrin et du dégoût ? Mais, par bonheur, il me suffira de contempler, ne fût-ce qu'un instant, le buste de Nicolas Beauchêne. Retrempé par son souvenir et par son exemple, je me remettrai au travail en ne désespérant plus.

Ce soir-là, une autre figure plus consolante et plus douce se confondait dans sa pensée avec l'image de son père. Encore tenu sous le charme d'une chaste ivresse, notre stagiaire se rappelait tous les incidents de la soirée qu'il venait de passer à l'Opéra dans la loge de Mathilde : — « A demain soir, au bal, chez les d'Olbreuse ! » Ces huit mots résonnaient toujours à son oreille enchantée, pareils à la tiède musique du maître qu'ils avaient applaudie ensemble.

Un coup de crayon pour faire connaître la jeune femme.

M<sup>me</sup> Mathilde Duthil, que nous n'avons fait qu'entrevoir, était une adorable forme de femme comme il y en a dix ou douze, au plus, à Paris. Veuve, à vingt-deux ans, d'un ancien fournisseur aux armées qui lui avait laissé ce qu'on appelle une jolie fortune, elle paraissait n'avoir d'autre règle que le plaisir ; c'est dire qu'elle aimait à se montrer partout où une Parisienne de son âge pouvait se mettre en relief. On la rencontrait tour à tour au théâtre, au bois, au musée de peinture, à Notre-Dame, quand un prédicateur de talent prêchait le carême ; on la coudoyait dans les réunions du monde et partout enfin où elle avait à entendre ce cri, que les vieillards troyens laissaient échapper malgré eux de leurs lèvres à l'aspect d'Hélène : « Qu'elle est belle ! » Aussi la petite chronique des salons, qui ne voit que l'enveloppe des faits, n'hésitait-elle pas à la poser en coquette infatigable. C'était justement ce que le docteur Ébrard avait donné à entendre, il n'y avait que quelques instants, au sortir de la représentation de *Guillaume Tell*. Mais Ernest Beauchêne, épris d'une vive tendresse pour la jeune veuve, ne prêtait l'oreille ni aux réticences du vieux médecin, ni aux conjectures de la chronique. Il aimait Mathilde, et c'était déjà beaucoup ; il savait en outre que, pour tempérer par l'exercice de la charité ce que sa vie pouvait avoir de trop mondain, M<sup>me</sup> Duthil, vidait chaque semaine son aumônière pleine d'or dans la mansarde des pauvres, et sa froide raison n'en demandait pas plus. S'il avait une crainte, c'était de n'être pas assez digne d'une telle femme, ou bien encore qu'un de ses rivaux parût devoir plaire plus que lui.

A peine assis devant son feu, près de son bureau :

— Mathilde m'a tendu la main, reprenait-il en se parlant à lui-même. En me quittant elle m'a dit : « A demain soir, au bal. » Mais, pour mériter cet honneur d'être distingué par elle, j'ai ma tâche à continuer, il faut que je travaille. Dès ce moment-ci, j'ai deux grandes choses en vue : d'abord m'approprier par mes efforts la réputation de mon père pour que Mathilde soit fière de moi ; en second lieu, me faire un commencement de fortune, une situation sociale, pour que le monde, où se trouvent tant de langues de vipère, ne dise pas que je recherche la main de la jeune veuve pour son argent seulement. Ça, mettons une sourdine à nos soupirs, et travaillons.

Ernest Beauchêne trouva sur son bureau diverses liasses de papiers, ainsi que Dominique le lui avait dit.

— Ah ! s'écriait-il en frappant tout à coup dans ses mains, voilà l'écriture du marquis de Blanzay. Je suis sûr d'avance qu'il me recommande de mettre plus de hâte dans la marche de son affaire.

En effet, après avoir fait sauter l'enveloppe qui recouvrait l'épître, il lut ce qui suit :

« Eh ! mon cher Ernest, sans reproche, il me semble que vous négligez un peu trop mes intérêts. Vous permettrez à un des premiers clients de Nicolas Beauchêne de donner un petit coup d'éperon à l'activité somnolente de son fils. Il y a huit jours que le

*Mémoire* devrait être fait, imprimé et distribué aux juges. Songez qu'il s'agit d'une chose de la dernière importance, et que je n'ai déjà que trop attendu.

» Encore une fois, Ernest, je n'ai aucunement le droit ni le désir de vous faire le plus léger reproche ; mais quel chemin ferez-vous dans votre carrière d'avocat si vous négligez un client tel que moi ? On vous voit dans le monde, près de belles dames, au concert, à la promenade, à l'Opéra, partout où brillent les beaux fils du jour. Soyez tranquille, je ne recommence pas tout à fait la tirade que Perrin Dandin récitait à son fils Léandre ; non, je ne veux vous dire qu'un mot : Traitez-moi comme eût fait Nicolas Beauchêne, votre père.

» A présent que j'ai fini mon petit sermon, je suis sûr que mon *Mémoire* va être prêt au premier jour.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Marquis HECTOR DE BLANZAY. »

A la minute même où il arrivait aux derniers paragraphes de cette lettre, témoignage d'une amitié aigre-douce, le jeune avocat sentait une sueur froide perler sur son front.

— Le marquis me rappelle mon père ; c'est bien calculer. Ce qu'il me demande sera prêt demain matin, — au petit jour.

Sans plus attendre, il ouvrit un carton, y prit un volumineux dossier, qu'il feuilleta d'une main patiente, en prenant des notes de cinq en cinq minutes. Au bout de deux heures, courbé sur son âpre travail, il écrivait au frontispice d'un cahier blanc ces mots, qui n'étaient que le titre d'une importante composition :

*Mémoire à consulter*

pour

LE MARQUIS DE BLANZAY

contre

LA DAME MARGUERITE DUCHEMIN.

Ici, en changeant de plume, à l'heure même où il allait se mettre à exposer le *point de fait* de l'affaire, Ernest Beauchêne, résumant dans son esprit les pensées qu'avait fait naître son enquête, s'écria :

— Juste ciel ! est-il possible qu'une femme imagine un si odieux roman contre un tel galant homme ?

On n'entendit bientôt plus, dans le cabinet du stagiaire, que le bruit d'une plume courant sur le papier.

II

Neuf heures du matin venaient de sonner à une pendule de style Louis XV qui décorait cette chartreuse d'avocat.

Neuf heures du matin, en hiver, au mois de décembre ; c'est le moment du réveil pour Paris.

Cependant le jour perçait avec peine les épais et amples rideaux de lampas vert qui fermaient la pièce dans laquelle travaillait Ernest Beauchêne.

— Déjà neuf heures ! se disait le jeune avocat en jetant des bûches sur le feu ; déjà neuf heures, et je n'ai point encore fini la rédaction de mon *Mémoire* !

En même temps, laissant tomber un instant sur ses mains sa tête pâle et sollicitée par le sommeil, il reprenait :

— Si je n'ai pas encore mis le point final à mon travail, c'est que j'ai un peu trop pensé à Mathilde. Ça été toute une série de souvenirs de l'hiver passé. Étrange égoïsme de l'amour ! Il absorbe tout, une fois qu'il est entré dans un cœur. Les devoirs, les intérêts, les habitudes, l'amitié même, aucune de ces grandes choses ne résiste à l'action de sa flamme dévorante. J'ai rencontré M<sup>me</sup> Duthil pour la première fois, l'an dernier, chez les d'Olbreuse, dans la même maison où je me fais une fête de la

revoir ce soir encore. Dès ce moment, ma vie a changé de face. J'ai déserté les conférences de mes confrères. J'ai négligé le culte du dossier. J'ai mis le sinet à la page commencée de mes auteurs favoris. J'ai presque oublié la recommandation de mon père : — *Si tu veux prendre rang au barreau, ne laisse jamais passer un seul jour sans travailler.* Un sourire de la femme adorée m'a tenu lieu de tout. — « Ernest, me trouvez-vous à votre goût ce soir ? » Ces paroles dites hier à l'Opéra ont rempli ma pensée de fièvre et d'enchantement. En poussant ma plume sur le papier, en faveur du marquis de Blanzay contre la femme Marguerite Duchemin, je me les suis rappelées vingt fois. Vingt points d'arrêt ! c'est bien assez ! Voyons, maintenant, un peu d'énergie et de sagesse ! Il y a temps pour tout, à ce que disent les bien avisés. Ce soir, au bal, je verrai Mathilde, souriante et parée. Ce matin, j'ai à finir mon plaidoyer écrit et à formuler mes conclusions. Fantôme charmant de la femme que j'aime, laisse-moi une heure de répit !

Ici Ernest Beauchêne trempa sa plume dans l'écritoire et dit :

— Me voilà donc arrivé enfin à cette partie solennelle du discours que Quintilien appelle la péroraison !

— Là-dessus il s'était remis à écrire de verve. Allant d'un train de cheval échappé, il avait déjà couvert trois pages d'une écriture nette et serrée.

— Ça marche bien ! reprenait-il ; ça va comme sur des roulettes ! Un pareil *Mémoire* ne peut que me faire honneur au Palais.

En ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit doucement et avec précaution.

— Là ! j'en étais sûr que ce maudit enfant se crèverait encore de travail cette nuit ! dit une femme déjà âgée en s'arrêtant sur le seuil.

— Ma bonne Victorine, ne me gronde pas ! répondit Ernest, en s'efforçant de sourire. Il s'agit d'une affaire qui ne peut souffrir le moindre retard.

— Ah ! je le sais bien ; avec vous, il s'agit toujours d'une chose pressée. C'est grâce à ces belles excuses-là que vous passez la nuit à veiller, et que vous vous brûlez les yeux, et que vous vous faites pâlir le front !

Puis, s'approchant du jeune homme :

— Encore si j'avais été prévenue ! Et tenez, votre feu s'est éteint !

— Victorine, je viens d'y jeter du bois.

— Belle avance, puisqu'il n'y a plus même un charbon rouge dans l'âtre. Dieu du ciel ! ajouta-t-elle avec un accent bourguignon un peu trainard, quelle profession que celle d'avocat ! Votre pauvre père s'est tué en travaillant ainsi d'arrache-pied. Que de fois, mon cher maître, je l'ai vu là où vous êtes, dans ce même fauteuil de cuir, pâle comme vous voilà ce matin, tenant toujours à la main une plume, c'est-à-dire le plus lourd des outils !

Et usant du privilège que la famille accordait autrefois aux serviteurs qui avaient vieilli dans la maison, Victorine s'accouda sur un petit et très-curieux meuble de Boule, un coffret en chêne, noirci par les années. Dans cette attitude, mieux qu'Enée chez Didon, et aussi sérieuse qu'Otello devant Desdémone, la vieille gouvernante commença une de ces radoterics de nourrice qui remuent toujours le cœur.

— Vous rappelez-vous l'année où vous êtes revenu de Charlemagne avec le prix d'honneur ? Votre père pleurait à chaudes larmes, monsieur Ernest, et moi je raccommodais votre habit de lycéen auquel vous veniez de faire un accroc.

— Je crois me rappeler, répondit le jeune homme.

— Avez-vous oublié la partie d'ânes de la vallée de Montmorency ? Vous et les deux petits Chapolard, les fils du notaire, vous aviez dévalisé un cerisier, sans permission. Le villageois voulait faire un procès ; je le pris à part et je lui glissai dans la

main deux napoléons en or, trouvés au fond d'un de mes bas de laine, et l'affaire en resta là !

— Je me souviens de l'équipée, Victorine.

— Ne vous refaites-vous pas non plus par la pensée le jour où vous avez fait partir un pétard dans ce cabinet tout encombré de paperasses précieuses ? Votre excellent père allait tout voir brûler ; il eût redouté un incendie terrible. Je l'arrêtai dans le petit salon pour lui parler d'un procès qui captivait son esprit, et Dominique eut le temps de faire disparaître les suites de votre imprudence.

Elle causait, et Ernest écrivait toujours. Le stagiaire ne s'arrêta qu'au nom de Blanzay, car ce nom, que la vieille gouvernante venait de murmurer, se trouvait au même instant sous sa plume.

— Au fait, dit le jeune avocat, tu connais mon client. Je me souviens que tu m'as parlé du temps où tu servais dans sa maison ?

— Il est vrai, monsieur Ernest.

— Tu y es restée longtemps ?

— Douze ans à peu près.

Elle s'arrêta brusquement, mais pour reprendre bien vite.

— Mais qui m'empêche de m'occuper de vous pendant que je vous rappellerai ces incidents ? Voilà bientôt dix heures ; c'est le moment de votre déjeuner.

— Victorine, mon déjeuner arrive à point, puisque j'ai terminé mon *Mémoire*.

— Eh bien, je vais vous raconter une histoire pendant que je vous servirai.

Elle approcha alors un guéridon, et, après être sortie un instant, elle apporta successivement du thé, du beurre, des œufs à la coque et une tranche de bœuf rôti.

Désormais dégagé du poids d'un lourd souci, Ernest Beauchêne mangeait avec l'entrain d'un étudiant de première année.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)

## LE PETIT TAMBOUR

(SIMPLE RÉCIT.)

Jean était petit et chétif, mais dans un corps de nain il avait un cœur vaillant. Son père était un vieux soldat qui se plaisait à raconter ses campagnes et les beaux faits d'armes des guerres d'Afrique. Jean se passionnait pour ces récits, ses yeux s'animaient et il se promettait d'accomplir, lui aussi, quelques-unes de ces actions d'éclat qu'on cite avec admiration. On organisa dans la commune un corps de musique ; il choisit le tambour, parce que cet instrument était en rapport avec ses goûts belliqueux.

Il lui arrivait souvent de dire : « Quand je serai soldat... » Ses frères haussaient alors les épaules en le raillant. Cette prétention n'était-elle pas ridicule chez un être que la nature avait fait si frêle et que ceux de son âge dépassaient de la tête ?

L'enfant devint jeune homme et resta petit. Aussi, quand survint la guerre de 1870, ses frères partirent, toute la jeunesse du pays alla grossir les rangs de notre armée, lui seul fut oublié. On ne voulait pas de lui ; il avait le cœur gros et souffrait cruellement de rester au logis, quand tous les autres avaient l'honneur de servir la France. Le bruit des combats qui se livraient journellement arrivait jusqu'à son village et rendait plus amère sa tristesse. Enfin il n'y tint plus et alla au chef-lieu trouver l'officier chargé de l'enrôlement des volontaires.

Cette fois encore on l'accueillit par des plaisanteries, mais il insista. S'il n'était pas capable de porter un fusil, ni la force ni la taille n'étaient nécessaires pour être tambour. Il montra son savoir-faire. Devant cette volonté et cette ardeur, on céda ; il fut incorporé dans le régiment auquel appartenaient ses frères.

A partir de ce jour la gaieté lui revint. En voyant le petit tambour toujours alerte et plein d'entrain, bravant avec une joyeuse insouciance les fatigues et les périls, ses compagnons auraient rougi de se plaindre. Quand ses doigts agiles frappaient à coups redoublés la peau du belliqueux instrument, les roulements sonores, le rythme entraînant ranimaient leur courage et leurs forces; ils oubliaient la longueur des étapes et accéléraient le pas avec confiance. A l'heure du combat, on l'entendait battre la charge avec le sang-froid d'un vieux soldat. Les notes guerrières se mêlaient au bruit de la fusillade et, au milieu de la fumée, Jean apparaissait fier et intrépide, escaladant les hauteurs, franchissant les obstacles, guidant les soldats.

La mort, qu'il bravait avec une folle audace, passait à côté de lui sans l'atteindre. Mais la fortune de la guerre est changeante. Un jour, il tomba avec un peloton d'avant-garde dans une embuscade ennemie. Les prisonniers désarmés étaient entourés d'un cercle de nombreux Prussiens. Sous les menaces les plus terribles, on leur avait défendu de faire un mouvement, de pousser un cri. Le détachement dont ils avaient été chargés d'éclairer la marche approchait. Il ne soupçonnait pas le danger et, surpris, il allait infailliblement succomber sous les coups des Prussiens.

Les malheureux Français sont en proie à une cruelle anxiété; ils vont assister au massacre de leurs concitoyens et ne peuvent rien faire pour l'empêcher. Déjà ils croient entendre dans le lointain le pas cadencé de ceux qui marchent à la boucherie. Mais Jean n'a pas perdu son sang-froid, il a aperçu son tambour jeté au pied d'un arbre; il est si petit, si chétif qu'on ne fait pas attention à lui. Il en profite pour ramper, se glisser sur l'herbe, et tout à coup l'air retentit d'un rythme bruyant qui envoie au loin le signal d'alarme. Un coup de feu part d'un fusil ennemi, la balle siffle et les roulements du tambour vont s'affaiblissant, puis s'éteignent dans un dernier son, triste et lugubre comme un sanglot.

Le petit tambour gisait inanimé sur le gazon rougi de son sang, le sourire entr'ouvert encore ses lèvres pâles; on eût dit qu'il dormait et que de doux rêves charmaient son sommeil. Il savait bien, quand ses doigts faisaient entendre l'appel libérateur, qu'il se dévouait à la mort; il l'avait acceptée sans hésitation, d'un cœur résolu, puisqu'à ce prix ses compagnons d'armes devaient échapper à la catastrophe qui les attendait.

Quelques moments se passèrent pendant lesquels on n'entendit que les commandements formulés à voix basse par les chefs allemands, le maniement des armes que les soldats préparaient dans une attente anxieuse; les prisonniers comptaient les minutes, bien longues pour leur impatience; puis le silence fut interrompu par les éclatantes fanfares du clairon, les pantalons rouges se montrèrent derrière les haies, et le combat s'engagea furieux, sans merci. Après les crépitements d'une fusillade meurtrière, ce fut la lutte corps à corps; la baïonnette perçait les poitrines, la crosse broyait les crânes; on entendait les cris rauques des combattants, les gémissements des mourants et des blessés. La victoire resta aux Français; mais elle coûta cher et les vainqueurs cherchèrent tristement parmi les morts ceux de leurs amis blessés qu'on pouvait encore conserver à la vie. Il était surtout une des victimes sur le sort de laquelle tous les cœurs s'attendrissaient: c'était le petit tambour, immobile au pied d'un hêtre; sa main tenait encore la baguette; la caisse brisée était à côté de lui. Tous, en contemplant les traits imberbes de l'enfant, se sentaient douloureusement émus, et, parmi ces mâles visages, il en était plus d'un sur lequel coulait une larme de regret. Il méritait bien d'avoir sa part du succès et d'entendre les éloges que prodiguaient à son héroïsme ceux qu'il avait sauvés.

Tout à coup une exclamation joyeuse se fit entendre, Jean avait tressailli sous les embrassements de ses frères. On avait senti son cœur battre, une faible coloration se répandait sur sa face livide. Au bruit des voix amies qui retentissaient à ses oreilles, il sembla sortir d'un long rêve et promena ses regards sur la foule pressée

autour de lui; il comprit tout et un éclair de joie brilla dans ses yeux.

Son sacrifice n'avait pas été inutile, il pouvait mourir; l'admiration reconnaissante dont il était l'objet le payait assez. La voiture d'ambulance qui l'emmena fut escortée des voix et des bénédictions de ses compagnons d'armes. Le bruit de son dévouement le suivit dans la ville où il fut traité, soigné avec une touchante sollicitude; mais le bonheur fut peut-être plus efficace que la science des médecins pour le guérir. Il pouvait être fier en regardant la croix qu'on avait attachée sur sa poitrine. La convalescence fut longue, trop longue pour son patriotisme, frémissant au bruit des combats dont il ne pouvait avoir sa part. La guerre devait finir sans qu'il lui fût permis de reprendre sa place dans son régiment. Le souvenir du petit tambour y est pieusement conservé, son village est fier de lui, et, lorsqu'il traverse les rues, nul ne raille plus l'exiguïté de sa taille, car il peut dire avec un légitime orgueil:

« Je suis faible et petit, mais, parmi les grands et les forts, y en a-t-il beaucoup qui aient mieux payé leur dette au devoir et au pays? »

Louis COLLAS.

## REVUE DES MAGASINS

L'exposition de la *Ville de Saint-Denis* (91, 93, 95, rue du Faubourg-Saint-Denis) pour les nouveautés de la saison d'hiver a présenté, cette fois, un attrait tout particulier en raison de la nouvelle organisation des salons de mode de cette grande maison. Une de nos meilleures modistes parisiennes, dont le mérite personnel égale la grâce, a bien voulu se charger de ce rayon spécial. En quittant la rue de Trévise pour la rue du Faubourg-Saint-Denis, il semblait à craindre que cette dame perdît une partie de son élégante clientèle; mais point du tout: toutes les jolies femmes qui avaient l'habitude de se faire coiffer par cette habile faiseuse sont accourues au premier signal. Et voilà pourquoi la dernière exposition de la *Ville de Saint-Denis* s'est fait remarquer par une affluence de monde extraordinaire.

La plupart de ces jolies mondaines se sont montrées enchantées de faire connaissance avec des magasins si remplis d'agréables surprises. Inutile d'ajouter qu'on s'est promis de revenir. Comment ne le ferait-on pas, d'ailleurs, quand on vous offre un délicieux chapeau pour 6 fr. 90? Ce modèle, de forme *Niniche*, est à passe de velours bleu marine coulissée; le fond mou est en étoffe pelucheuse, de couleurs variées, et la garniture consiste en un nœud alsacien, avec de mignonnes brides fixées au sommet par un nœud et renouées derrière. — Nous avons noté un autre chapeau à 8 fr. 25, en feutre, garni de plumes, avec cocarde de satin et de velours; — il y a d'autres modèles non moins avantageux et plus élégants, à 11 fr. 75. A 19 francs, nous remarquons une capote de velours noir d'une forme très-seyante, laquelle est garnie de coques de velours et d'une touffe de plumes; une rose jaune retombe sur le côté; les brides sont en satin. — Nous terminerons là ces renseignements de modes, mais non sans affirmer qu'on peut avoir, à la *Ville de Saint-Denis*, tel chapeau qu'on voudra, depuis le modèle le plus simple jusqu'au plus élégant. La dame qui est à la tête de ce rayon possède au plus haut degré l'art de coiffer jeune et suivant la physionomie, qu'elle sait comprendre admirablement.

Nous traverserons vite le comptoir de la fantaisie, où la *Ville de Saint-Denis* se fait remarquer par le beau choix de ses tissus et leur grande nouveauté. Parmi les prix les plus avantageux, nous citerons le *Mac-Tweed*, tissu écossais, tramé, pure laine, à 0,85 centimes; un drap russe, laine foulée, article garanti à 1 fr. 05; enfin, le *Paris-Granit*, sorte d'armure, à 2 fr. 35.

Le rayon de confection de la *Ville de Saint-Denis* présente, lui aussi, des modèles bien tentants: ce sont des rotondes doublées de ventre de petit-gris, ayant 1<sup>m</sup>,10 de longueur, avec col et large bordure de fourrure, depuis 90 francs. Nous signalerons une autre série de rotondes en cachemire, doublées de soie et ouatées, avec col et garniture de sibérienne, marquées 35 et 45 francs; des manteaux russes en cachemire, doublés de soie et ouatés, garnis de bandes de fourrure de Sibérie, de 39 à 59 francs; les mêmes en belle faille, à 110 francs. — Ce comptoir nous offre encore une occasion exceptionnelle de manchons, dont voici trois types cotés à des prix incroya-

bles : manchon de marmotte, 3 fr. 90 ; en lièvre de Russie, 2 fr. 90 ; en castor uni, 7 fr. 90.

Prochainement, nous fournirons à nos lectrices de précieuses indications, au sujet du costume qui est traité avec un soin et un talent exceptionnels à la *Ville de Saint-Denis*. Mais, en attendant, nos lectrices peuvent demander le catalogue illustré que cette maison vient de publier, et qu'elle adresse *franco*.

— Nous croyons aller au-devant de la pensée de plusieurs de nos lectrices en déterminant ici le choix qu'il faut faire des nouvelles tournures de la maison DE PLUMENT en vue de telle ou telle circonstance.

On connaît la ceinture *Niniche*, ce gentil modèle qui emboîte les hanches, se boutonne devant, et se compose, par derrière, de trois petits poulfs distancés et amincis vers la taille. Peu volumineuse, cette ceinture convient pour les toilettes ordinaires, et la robe de rue.

La tournure *Ninette* a été spécialement créée en vue des costumes d'hiver, toujours composés d'étoffes lourdes. Ce modèle se divise en deux parties, formées chacune de deux petits paniers très-souples, qui, vu leur élasticité et leur indépendance respective, font admirablement valoir les bouffants superposés de certaines robes nouvelles.

La tournure *Mousquetaire* est tout ce que nous connaissons de plus gracieux ; nous la recommandons comme l'auxiliaire indispensable, aujourd'hui, des costumes à veste de chasse et à jaquette. Cette tournure forme par derrière deux bouffants peu accusés et séparés par un espace rentrant.

La maison de Plument (33, rue Vivienne) est à même de répondre aujourd'hui à toutes les demandes qu'on voudra lui faire, soit au sujet des nouvelles tournures, soit à propos de ses corsets. Le beau modèle de corset *caïrasse Jeanne d'Arc* est toujours fort demandé ; son succès croît en raison des dispositions nouvelles de la robe à paniers, qui, avec son corsage à longues pointes, exige un corset à busc allongé.

### SPÉCIALITÉS

La *parfumerie salicylée* a fait du chemin dans l'opinion publique depuis ses débuts, et les excellents résultats qu'on en a obtenus ont pleinement confirmé l'opinion qu'on en avait conçue tout d'abord. Nous pouvons ajouter qu'aujourd'hui tout le monde a grande confiance dans les propriétés de cette parfumerie vraiment hygiénique.

En ce moment de chasse et de chasseurs, il est bon de ne pas perdre de vue les qualités spéciales de cette parfumerie salicylée. Par ce seul fait qu'elle est à base d'acide salicylique, on voit aisément l'excellent parti qu'on en peut tirer, après de grandes journées de fatigue et de marche. L'emploi de cet acide, tout le monde commence à le savoir, est un préservatif très-sûr contre les maladies de la peau ; il détruit les miasmes et prévient le développement des mauvaises odeurs.

La parfumerie salicylée comprend les savons, l'eau et la poudre dentifrices, parfaits tous deux pour les soins de la bouche ; la poudre d'amidon salicylée, vivement recommandée pour la toilette des petits enfants ; la pommade antipelliculaire, qui arrête la chute des cheveux et concourt puissamment à les faire épaissir.

On trouve les différents produits de la parfumerie salicylée chez MM. Schlumberger et Cerkel (26, rue Bergère). Les dépôts principaux sont aux adresses suivantes : MM. A. Lavandier et C<sup>e</sup>, 43, boulevard Sébastopol ; — la Pharmacie normale, 19, rue Drouot ; — la Pharmacie générale, 54, rue de la Chaussée-d'Antin ; — M. Ouradou, 31, rue Vivienne ; — M<sup>me</sup> de Neuville, 10, rue du Vingt-Neuf-Juillet ; — M. Barbey (Auguste), 10, rue de la Paix.

M. D'A.

### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> DE L. H..., AU CHATEAU DE L...

La basquine pour grande réception dont nous avons donné le modèle dans le journal du 17 août dernier se porte sur chaque jupe à volonté ; à la condition, toutefois, que cette jupe soit en belle étoffe et de couleur *unie* s'harmonisant avec celle du brocart. M<sup>me</sup> König (rue Neuve-Saint-Augustin, 56) établit cette basquine dans les prix de 300 francs et au-dessus, selon la qualité des étoffes. — Nous sommes à même de vous fournir

le modèle de mousseline moyennant 6 francs ; il sera par moitié comme tous les patrons. — Les coiffures dont nous avons parlé, dessin *Charlotte Corday*, calotte grecque, etc., se portent un peu en arrière, tout en tenant compte que le genre actuel veut qu'on se coiffe bas. — Le nœud alsacien, avec serpent d'or enroulé, est une création de la maison de lingerie Lhopiteau (rue du Quatre-Septembre, 17) ; le prix est de 45 francs. — Notre atelier de patrons peut établir celui de la coiffure *Charlotte Corday*, mais non les autres, en mousseline, au prix de 3 francs.

— M<sup>me</sup> LOUISE G..., A EINSIEDLN (SUISSE).

Les planches indiquées comme *annexe spéciale* à une autre édition ne peuvent vous être adressées, puisque le prix que vous avez payé ne vous y donne pas droit ; envoyez-nous le surplus en un mandat, et nous vous les servirons.

— M<sup>me</sup> M. N..., A CHALON-SUR-SAONE.

Votre abonnement ne peut vous donner droit à recevoir à la fois les gravures coloriées de *toilettes* et celles de *chapeaux*. Il faut opter pour l'une ou l'autre catégorie.

— M<sup>me</sup> Z. P..., A FLORENCE.

L'édition n° 4 vous a été parfaitement servie. Veuillez nous indiquer d'une façon précise les planches qui vous ont manqué.

— M<sup>mes</sup> L... ET D..., A BRUXELLES.

Les figurines dont vous parlez sont les annexes de notre édition n° 4 ; étant abonnées seulement à l'édition n° 1, vous ne pouvez les recevoir.

— M<sup>me</sup> LA COMTESSE A. G..., A TRIESTE.

La robe de visite étant en velours, c'est de la faille ou du satin, de nuance assortie, mais plus claire, qu'il y faut ajouter. On en fera, devant et derrière, un plastron plat ou coulissé.

— M<sup>me</sup> DE S..., A BENTIN, PRÈS BENTZOW.

Le meilleur journal pour mobilier et décoration est le *Garde-Meuble*, dirigé par M. Guillemard (2, rue de Lancry). Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans la voie que vous nous indiquez ; ce serait sortir de notre cadre.

## PANORAMA DES MODES

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1878-1879)

Le succès qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris toutes les mesures nécessaires pour faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver**, et nous sommes heureux d'informer nos lectrices que nous le tenons à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**.

Pour que ladite **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

**COSTUMES D'ENFANTS**, sur commande (prix très-modérés).

M<sup>me</sup> AUCAIGNE, couturière, 27 bis, rue Condorcet.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.